



Extrait du Site officiel de la ville de Vallauris Golfe-Juan

<http://www.vallauris-golfe-juan.fr/CHARLES-GOUVERNET.html>

# CHARLES GOUVERNET

- fr - Culture - Actualités -

Date de mise en ligne : lundi 17 décembre 2018

---

**Site officiel de la ville de Vallauris Golfe-Juan**

---

Du 13 septembre 2018 au 18 janvier 2019

## CHARLES GOUVERNET

### L'atelier, lieu clos - closlieu

*Si l'homme pouvait, de la même façon qu'il ressent l'art, faire l'expérience du monde, du monde concret qui l'entoure... il n'y aurait nul besoin d'art, d'artistes et autres éléments non-productifs.*

Ces propos tenus en 1962 par Georges Maciunas, fondateur du mouvement Fluxus, sont aussi beaux que cinglants et s'avèreront aussi féconds en expériences esthétiques que destructeurs. Les avant-gardes des années 60 se positionnent alors, bien évidemment, dans une généalogie et une légitimité Duchampienne, remettant en cause l'aspect manuel, laborieux, du travail artistique. Le mouvement Fluxus invite alors à célébrer la vie en révélant les capacités créatrices de chacun. Joseph Beuys enfoncera, plus terriblement encore, le clou : « Chaque homme est un artiste ». Dès lors, une question se pose quant à la pertinence de l'acte de peindre et, puisque la création est partout et que l'artiste n'exerce plus son activité dans un espace isolé, quant à la nécessité de ce lieu perçu alors comme un élément obsolète, daté et même sclérosant : l'atelier est censé, au mieux, être questionné, au pire, conceptualisé voire dématérialisé. Pour faire court, l'artiste est invité à le désertier au profit du monde. Il est perçu comme un lieu hermétique. L'époque est, pour le bien de tous, à la soif de liberté, aux changements et, de manière plus pathétique, aux « révolutions ». Ces dernières velléités induisent, inévitablement, quelques dérapages : diktats et tentations totalitaires auxquels n'échappent pas les domaines intellectuels et artistiques. Les révolutions ne portent pas seulement en elles un potentiel d'accélération des changements mais aussi des tentations de destruction aveugle. La formule « détruire-reconstruire » a ses limites. Ces transgressions passionnantes, riches de potentiel malgré tout, auront, nous nous en rendons compte aujourd'hui, la vie longue.

Des expériences des avant-gardes, il est surtout important de retenir que l'art a cette capacité de pouvoir émerger partout. Il le peut au sein des écoles que certains auront trop vite fait de suspecter de néo-académisme, de décadence en raison de leur supposé formalisme et abus de dialectique mais aussi au sein de parcours autodidactes, dans et hors des ateliers et quel que soit le choix du médium et des techniques aussi laborieuses qu'elles puissent être.

Depuis lors, il est malgré tout de bon ton de gloser sur la mort de la peinture et, mieux encore, depuis quelques temps - miracle - sur sa renaissance et de s'émerveiller sur la solitude de l'artiste peintre dans son atelier ou de catégoriser une certaine peinture forcément nouvelle en « familles » bien évidemment « recomposées ». Tout le monde peut écrire sur la peinture bien sûr, l'effet de « manchette » est facile, mais tout le monde n'est pas, à l'évidence, critique d'art.

Ce lieu clos longtemps vilipendé et qui semble revenir en grâce, l'atelier du peintre, en l'occurrence de Charles Gouvenet, est justement accessible par un petit escalier au fond d'une cour du vieux quartier du Panier à Marseille. Il s'agit d'un lieu baigné d'une douce lumière méditerranéenne. A l'abri du monde et pourtant si singulièrement réceptif à ses soubresauts introspectifs et angoissés, il est le lieu où peindre - formuler et, enfin, tracer - se révèle dans l'évidence d'un acte naturel, vital et universel pour paraphraser Arno Stern dont l'expérience du « closlieu » vient étonnamment éclairer d'une autre manière cette « antre » de l'artiste. L'atelier, lieu clos - closlieu - donc pose la question des conditions nécessaires à l'émergence de la trace en tant qu'aboutissement de la formulation. Le « jeu de peindre », à travers la spontanéité, la non-directivité via l'absence de consignes et le non-jugement, autorise justement de se laisser aller à des actes non induits par la raison. Il devient le pur moment, lié à un immense plaisir du « faire » pour soi comme « moi », pour soi comme « ensemble des pulsions inconscientes ». L'atelier, par sa permanence, sa stratification, et pour reprendre l'expression teintée d'ironie et d'humour de Charles Gouvenet *par sa poussière qui n'est pas la même qu'ailleurs*, réunit les conditions nécessaires permettant d'atteindre cet état de quiétude essentiel à l'émergence de cette formulation au service de l'être humain. La formulation est à considérer comme l'émanation de la mémoire organique, un code universel, un vocabulaire commun à tous les êtres humains et

qui s'adresse à tous.

*Nous sommes comme un livre dont les premières pages ont été arrachées et, quand on le lit, on commence quelque part mais pas à son commencement. Si on retrouve ces pages, on commence alors par le commencement. C'est ce qui arrive à la personne humaine par la formulation. Arno Stern*

## **Inconscient et libre arbitre**

Dans ce closlieu qu'est, aussi, l'atelier, l'artiste s'adonne à l'indicible en se libérant de tout ce qui vient à lui, de lui et tente de retrouver quelque chose qui lui est inconnu, qui lui a échappé de sa préhistoire personnelle mais aussi partagée, collective. Peindre, tracer, acte tellement humain est, chez Charles Gouvernet, d'une rare intelligence sensible. Il s'agit d'un besoin autant que d'une lutte permanente entre son propre libre arbitre et cet inconscient qui depuis l'élaboration de la psychanalyse par Freud est censé nous gouverner. La violence de cette lutte est perceptible dans cette manière qu'il a d'interroger ses gestes, de questionner ces « choses étranges » qui apparaissent sur la toile, la matière aussi et, au final, dans la puissance de ses oeuvres, dans leur absence de concession. Leur totale liberté est induite par cette meilleure connaissance du « soi » même si son intégrité lui interdit toute tentative d'explication.

Charles Gouvernet ne cherche pas à communiquer. Il n'y a pas de construction d'un discours égocentré qui viendrait entacher l'acte de peindre qui est, chez lui, nous l'avons vu, toujours source de fascination et de questionnement. Il cherche simplement à partager, avec cette générosité qui le caractérise, cette expérience unique du commencement que la souvenance ne permet pas d'atteindre et ce bonheur du « faire », de peindre, de tracer. Si ses oeuvres échappent à l'art contemporain en tant que genre et à ses paradigmes, elles participent pleinement de ce dernier en tant qu'art de notre temps. Un temps de l'humain, en ce sens qu'il ne cesse de questionner cette part de nous-même qui se dérobe sans cesse à la trivialité de l'actualité tant et si bien qu'il est difficile de rester indifférent à ce mystère que l'artiste, humblement, ne s'autorise qu'à interroger.

Yves Peltier

## **EXPOSITION JUSQU'AU 18 JANVIER 2019**

**MADOURA, lieu d'art, d'histoire et de création**

**Rue Suzanne et Georges Ramié - Vallauris**

**Du lundi au vendredi, de 10h à 13h et de 14h à 17h**

**Entrée libre**

**Renseignements : 04 93 64 41 74**

---

## **CHARLES GOUVERNET**

**The workshop, a closed space closlieu**

*"If man were able to experience the world, the concrete world around him, in the same way that he experiences art... there would be no need for art, for artists or for other non-productive elements."*

This remark made in 1962 by Georges Maciunas, founder of the Fluxus movement, is as beautiful as it is pithy, and would turn out to be as fertile as it is damaging to aesthetic experience. The avant-garde of the 1960s is, of course, rooted in a Duchampian genealogy and legitimacy, calling into question the laborious manual aspect of artistic work. The Fluxus movement invites us to celebrate life by revealing the creative abilities of every individual. Joseph Beuys hit the nail on the head with his even more extreme "Every man is an artist".

The question then arises as to the relevance of the act of painting and if creativity is everywhere and the artist no longer exerts his activity in an isolated space for the necessity of a place that has come to be perceived as obsolete, dated and even sclerotic : at best the workshop is to be questioned ; at worst, to be conceptualised or even dematerialised. In brief, the artist is invited to abandon the workshop for the greater good. It is perceived as a hermetic place. The spirit of the time is for the greater good a thirst for freedom, for change and, more pathetically, for "revolution". Inevitably, these lukewarm desires get out of control and lead to diktat and totalitarianism, including in intellectual and artistic endeavour. Revolution carries within itself not only the potential for accelerating change, but also the temptation of blind destruction. The phrase "destroy and rebuild" has its limits. From today's perspective we can see that this seductive mischief, rich in potential in spite of everything, would have a long life.

The important thing to remember from these avant-garde experiments is that art can emerge anywhere. It can emerge within schools that some will be quick to suspect of "neo-academism", decadent because of their supposed formalism and obstruction of dialectic, but also within the ranks of autodidacts, be they in workshops or not, whatever their choice of medium and however painstaking their technique may be.

From then on it became fashionable to talk at length about the death of painting or, more recently, better still miraculously on its rebirth, and to marvel at the solitary painter in his studio or to categorize a certain type of painting ("new", obviously) into "families" ("blended families", obviously). Everyone, of course, can write about painting making the headlines is easy but clearly not everyone is an art critic.

This particular closed space, long reviled and now ready for a return to grace, is the studio of the painter Charles Gouvenet. Accessed by a small staircase at the end of a courtyard in Marseille's old Panier district, it is a place bathed in soft Mediterranean light. Sheltered from the world and yet uniquely receptive to its introspective and anguished impacts, it is the place where the act of painting both in planning and execution is seen to reveal itself as natural, vital and universal, to paraphrase Arno Stern whose experience of closlieu sheds a surprisingly different light on the "lair" of the artist.

The workshop as closed space closlieu therefore raises the question of the conditions necessary for the work that emerges as end-result of the process. Through spontaneity and freedom, in the absence of instructions and judgement, the "game of painting" is precisely what facilitates acts that are not the product of reason. It becomes the pure moment, linked to the immense pleasure of "making" for oneself as "me", for oneself as "a set of unconscious impulses". The workshop, with its permanence, its layers of experience, and to use Charles Gouvenet's own witty and ironic phrase "by its dust that is not the same as elsewhere", brings together the conditions necessary to achieve the state of tranquility essential to the emergence of an expression in the service of humanity. Expression can be considered as the emanation of organic memory : a universal code, a vocabulary common to and spoken to all human beings.

*"We are like a book whose first pages have been torn out and, when we read it, we start somewhere but not at the beginning. If we find those pages, then we start from the beginning. This is what happens to the human being through expression." Arno Stern*

### **Unconscious and free will**

In this closlieu that is also the workshop, the artist addresses the unsayable by freeing himself from all that comes to him or from him, and tries to find something that is unknown to him : something that has escaped from his personal prehistory but that is also shared and collective. In Charles Gouvenet, the uniquely human act of painting and drawing takes on a rare and sensitive intelligence. It is a need as much as a permanent struggle between his own free will and the subconscious which, since Freud's invention of psychoanalysis, is assumed to control us. The violence of this struggle can be seen in the way he has of questioning his actions, of examining the "strange things" that appear on the canvas as well as the subject matter, and, ultimately, in the uncompromising power of his works. Their total freedom is induced by a better knowledge of "self", even if their integrity precludes any attempt at explanation.

## CHARLES GOUVERNET

---

Charles Gouvernet is not seeking to communicate. There is no construction of an egocentric discourse that would compromise the act of painting which, as we have seen, is always a source of fascination and scrutiny. With characteristic generosity, he seeks simply to share this unique initial experience that cannot be reached by memory, and the joy of "making", painting, drawing. His works may not conform to the idea of contemporary art as a genre, but they answer fully to the description as art of our time. A time of the human, in the sense that it never ceases to question that part of ourselves that is constantly running from the triviality of the age. It is hard to remain indifferent to this mystery that the artist, humbly, allows only himself to question.

Yves Peltier